

14-15



**Archives départementales
des Alpes-de-Haute-Provence / 2015**

LA GRANDE GUERRE

14 - 15

ET LE TOCSIN SONNA ...

**Petit Journal de l'exposition des Archives départementales
des Alpes-de-Haute-Provence
4 septembre 2014-30 août 2015**

■ SOMMAIRE

Préface du président du Conseil général des Alpes-de-Haute-Provence	5
Introduction du directeur des Archives départementales	7
La surprise de la Guerre	9
La Guerre est déclarée	11
Une armée de conscrits	13
Le folklore de la conscription	14
Les hommes à la Guerre	17
Sapeurs du 7 ^e régiment du génie	18
L'union sacrée	20
Un département de l'arrière	21
Réquisitions	22
À l'école de la patrie	25
Le canon, arme de mort	29
Le désastre d'août 1914	32
Avoir 20 ans et combattre	33
Cent combattants	37

Réalisation de la plaquette

Texte et conception : Jean-Christophe Labadie,
directeur des Archives départementales

Recherches : Jean-Christophe Labadie,
Pascal Boucard, Lucie Chaillan, Sylvie Deroche

Conception graphique : Jean-Marc Delaye,
photographe

Relecture : Annie Massot, bibliothécaire ;
Sophie Chouial, archiviste

Sauf mention contraire, les documents appar-
tiennent aux fonds des Archives départemen-
tales des Alpes-de-Haute-Provence

ISBN 978-2-86004-023-5

© Conseil général des Alpes-de-Haute-Provence,
Archives départementales
2, rue du Trélus, BP 214
04000 Digne-les-Bains Cedex

archives04@cg04.fr
www.archives04.fr

Impression : Imprimerie ODIM
04130 Volx

Dépôt légal : mars 2015
1 500 exemplaires





PRÉFACE

Dans le cadre du centenaire de la Grande Guerre, les Archives départementales se sont fixé un programme ambitieux, à la hauteur de ce terrible événement. Durant quatre ans alterneront entre autres des expositions, des publications, des lectures d'archives, la création de bases de données et des mises en ligne de ressources, tels les registres matricules militaires ou des clichés pris par des combattants...

Ce petit journal retrace l'exposition présentée jusqu'au 30 août 2015 dans les locaux des Archives départementales à Digne-les-Bains. L'accent y est mis en cette première année sur l'arme qui causa le plus de pertes parmi les combattants : l'artillerie. La dimension locale est elle aussi mise en exergue avec, en particulier, l'embrigadement des enfants ou le sort des infortunés soldats de la classe de 1914 qui, âgés de 20 ans en 1914, furent les plus durement touchés par la guerre.

L'exposition raconte aussi l'histoire de cent combattants bas-alpins, des plus connus aux plus humbles. Elle traite aussi des causes de la guerre.

En examinant les objets, les images et les textes d'archives qui ont été réunis, on reste frappé par la violence des combats qui marquent la première année de la guerre, qui fut la plus meurtrière. Et, bien que département de l'arrière, les Basses-Alpes ne furent pas épargnées car leur contribution en hommes fut parmi les plus élevées en France : 9 % de sa population masculine disparut durant le conflit.

Cette particularité est évoquée dans cette exposition que je vous invite à découvrir.

Gilbert Sauvan
Député et Président du Conseil général
des Alpes-de-Haute-Provence



La guerre au ras du sol

Ce n'est pas l'histoire des dirigeants politiques et des généraux, des plans et des grandes manœuvres d'état-major qui sera proposée ici.

1914-1918 est une guerre où les soldats ne sont pas des pions manœuvrés par des puissants mais des hommes le plus souvent ordinaires qui avaient laissé derrière eux pères et mères, épouses et enfants, frères et sœurs, afin de participer à une guerre longue et de plus en plus brutale.

Terrés dans les tranchées ou les trous d'obus, se fondant dans le paysage et faisant corps avec le sol, les combattants ont attaqué, contre-attaqué, défendu leurs positions ou reculé sous des déluges de balles, de grenades, de bombes et d'obus, exposés aux gaz et aux sapes... ainsi qu'au gel et à la boue, à la maladie, rêvant aussi de la prochaine relève et des permissions, reliés aux proches si éloignés grâce à des photographies, à un abondant courrier et aux nombreux colis.

Quelques-uns traversent la guerre sans complication corporelle – mais qu'en fut-il d'un point de vue psychologique ? – alors que d'autres en sont victimes : morts sur les champs de bataille, de leurs blessures, prisonniers dans des camps d'internement...

Tandis qu'à l'arrière, demeuraient femmes, vieillards, enfants, réfugiés, adultes exemptés ou réformés, internés civils ou militaires, tous soumis à l'effort de guerre, avec un seul mot d'ordre venu d'en haut : tenir.

C'est cette histoire que les Archives départementales ont l'ambition de raconter durant les quatre années du centenaire.

Jean-Christophe Labadie
 Directeur des Archives départementales
 des Alpes-de-Haute-Provence



AD04, 74 Fi 22, fonds Guénaf



L'Europe des nationalités

Cette carte de la fin de 1914 montre, sous une forme « symbolique » et en jouant avec les stéréotypes, les forces en présence à la veille de la guerre. D'abord, les empires d'Europe centrale avec l'Allemagne (65 millions d'habitants) – symbolisée par un taureau – et l'Autriche-Hongrie (51,4 millions) – où sont érigées des croix de cimetière –, soutenus par l'empire ottoman (21 millions), de l'autre, à l'est, l'empire russe (169 millions) – très largement mis en valeur avec le tsar qui pique le flanc du taureau allemand devant des colonnes de soldats – et, à l'ouest, les démocraties européennes avec, en tête, le Royaume-Uni (46,5 millions, plus l'empire)

– la plus grande puissance navale de son temps – et la France (40 millions d'habitants), dont Marianne, accrochée au coq, donne un coup frontal à l'Allemagne. La Belgique et le Luxembourg sont neutres. L'Italie et la Roumanie, en août, se déclarent elles aussi neutres. La situation dans les Balkans est alors particulièrement explosive. La Serbie et le Monténégro sont rangés du côté de la France et du Royaume-Uni.



La surprise de la guerre



En cet été, « la guerre de 1914 a saisi l'Europe par surprise » écrit l'historien Antoine Prost. Le risque de guerre existe alors mais beaucoup pensent que la crise ouverte par l'attentat de Sarajevo en juin débouchera sur un règlement diplomatique, ce qui tient de l'aveuglement. Or, bien des signes annoncent le conflit : crise d'Agadir en 1911, militarisation de l'Europe, guerre dans les Balkans...

Le conflit a réellement débuté en Europe centrale de la volonté de l'empire austro-hongrois de mettre au pas, après l'attentat de Sarajevo en juin, la Serbie-Herzégovine, en lui adressant un ultimatum qu'elle ne pouvait accepter. Protectrice de la Serbie, la Russie mobilise très tôt. S'engage alors une escalade à l'échelle européenne, les pays mobilisant les uns après les autres, provoquant, par le jeu des alliances – triple entente d'un côté, triplice de l'autre –, le début d'un conflit pensé alors par tous les belligérants comme bref : l'idée court que c'est le premier qui mobilise qui gagne car l'attaquant serait en position de force.

La guerre aurait surtout des origines politiques résultant moins d'une volonté hégémonique que d'une volonté défensive, la puissance croissante d'un pays menaçant la sécurité d'un autre. En 1914, le gouvernement français ne pense pas à la guerre, malgré différentes crises qui l'ont opposé depuis 1905 à l'Allemagne au sujet des influences coloniales, en particulier lors des crises de 1905 et 1911 au Maroc, pays entré dans l'aire d'influence française.

Néanmoins, la France fait peu d'efforts pour empêcher la guerre, alors que la Grande-Bretagne montre une volonté d'apaisement.

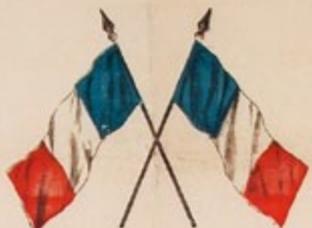


Ordre de mobilisation générale

Décrétée le 1^{er} août, la mobilisation est effective à partir du 2. Des affiches de ce type – imprimées depuis 1904 – sont placardées dans toutes les communes de France aux endroits prévus à cet effet, afin que les hommes puissent rejoindre les lieux de rassemblement, par les maires après que des télégrammes ont été envoyés aux préfetures. Les maires ne sont pas seuls à diffuser l'ordre de mobilisation. Ils sont aidés des gendarmes, des gardes-champêtres et des messagers qu'ils envoient dans les hameaux, tandis que le tocsin, du haut du clocher, a déjà sonné, annonçant une catastrophe. Le son du tambour appelle aussi la population à écouter les proclamations publiques.

3,5 millions de Français sont ainsi mobilisés (4 millions en Allemagne). Durant les premières semaines, près de 16 500 trains militaires circulent sur le réseau ferré tandis que 38 000 hommes ont été rapatriés depuis la Tunisie et l'Algérie. Parallèlement, du Maroc, des militaires français sont débarqués en France. À la mi-août, les Français font face aux troupes allemandes et se lancent dans de grandes offensives, les plus meurtrières de la guerre.

ARMÉE DE TERRE ET ARMÉE DE MER



ORDRE DE MOBILISATION GÉNÉRALE

Par décret du Président de la République, la mobilisation des armées de terre et de mer est ordonnée, ainsi que la réquisition des animaux, voitures et harnais nécessaires au complément de ces armées.

Le premier jour de la mobilisation est le *dimanche 2 août 1914*

Tout Français soumis aux obligations militaires doit, sous peine d'être puni avec toute la rigueur des lois, obéir aux prescriptions du **FASCICULE DE MOBILISATION** (pages colorées placées dans son livret).

Sont visés par le présent ordre **TOUS LES HOMMES** non présents sous les Drapeaux et appartenant :

1° à l'ARMÉE DE TERRE y compris les **TROUPES COLONIALES** et les hommes des **SERVICES AUXILIAIRES**;

2° à l'ARMÉE DE MER y compris les **INSCRITS MARITIMES** et les **ARMURIERS** de la **MARINE**.

Les Autorités civiles et militaires sont responsables de l'exécution du présent décret.

Le Ministre de la Guerre.

Le Ministre de la Marine.



La guerre est déclarée !

Le 3 août, l'Allemagne déclare la guerre à la France, le lendemain, le Royaume-Uni s'engage aux côtés des Français. La crise ouverte à Sarajevo en juin ne débouche pas sur un règlement diplomatique, ce que beaucoup croyaient possible, alors que bien des signes annonçaient le conflit : crise d'Agadir en 1911 entre Français et Allemands, militarisation de l'Europe, guerre dans les Balkans...

Lorsque l'empire austro-hongrois lance un ultimatum à la Serbie-Herzégovine, il s'enclenche alors un processus qui conduit chaque puissance à mobiliser tour à tour.



Soldat du 159^e régiment d'infanterie alpine (1914)



Conscrits du 23^e bataillon alpin de chasseurs à pied de la classe 1898

Depuis la loi de juillet 1889, le service est fixé pour tous les hommes à trois ans. Un folklore des conscrits débute avec le recensement cantonal et se prolonge ensuite. En garnison à Grasse, ces conscrits fêtent l'échéance des 114 jours avant leur libération. En août 1914, âgés de 36 ans et appartenant à l'armée territoriale, la plupart seront mobilisés.



Une armée de conscrits



AD04, 64 Fi 67, fonds Sauve

En 1913, devant les menaces de guerre, la durée du service, universel depuis 1905 après la suppression du tirage au sort, est allongée à trois ans. Le gouvernement dispose ainsi de trois classes d'âge sous les drapeaux au moment de la déclaration de guerre, auxquelles s'ajouteront « réservistes » et « territoriaux », les hommes restant astreints aux servitudes militaires jusqu'à l'âge de 48 ans. En 1914 en effet, l'armée dispose d'abord des conscrits de l'armée d'active, des classes 1911 à 1913, âgés de 21 à 23 ans, soit 750 000 hommes. Lors de la mobilisation, elle appelle l'armée de réserve (les 24-33 ans), l'armée territoriale (34-39 ans), la réserve de l'armée territoriale (40-45 ans), et même les 46-48 ans pour des services de garde, des opérations de ravitaillement, de nettoyage des champs de bataille... Au total, en 1914, 3,5 millions d'hommes sont mobilisés, de la réserve de l'armée d'active à la réserve de l'armée territoriale.

Les conscrits sont incorporés à l'âge de 20 ans, l'année de leur « classe », après avoir été recensés en principe au lieu de leur domicile. Tous les jeunes gens sont examinés par le conseil de révision pour être classés aptes, inaptes, dispensés ou sursitaires.

Il y a peu de résistance au service : après l'instauration du service universel, sur 260 000 appelés de 1906, seuls 4 576 sont insoumis. Les appelés découvrent les « joies » de la vie de caserne, « modèle 1875 ou 1889 », alors que s'est développé, depuis 1889, un folklore masculin : être « bon pour le service », c'est être « bon pour les filles » !

Le folklore de la conscription



AD04, 1 J 453, fonds Poiroux

La carte postale évoque la libération prochaine de la classe – « un jour » seulement – et le retour au foyer par le « rapide de la classe » prêt au départ dans la gare, au grand désespoir des gradés du régiment qui se lamentent et se roulent de désespoir sur le quai.



AD04, 64 Fi, fonds Sauve



Conscrits de la classe de 1913 d'Oraison

Âgés de 20 ans en 1913, ces conscrits sont incorporés entre le 20 et 29 novembre 1913. Le service étant allongé à trois ans, ils resteront 1 095 jours sous les drapeaux. Selon les registres matricules, dix conscrits résidant à Oraison ont été reconnus « bons pour le service ». Ce sont ceux qui portent sur leur tête un billet de banque. À la déclaration de guerre, les dix d'Oraison sont engagés avec leur régiment, huit dans l'infanterie, dont six au 157^e régiment cantonné à Barcelonnette, un dans la cavalerie (versé dans l'artillerie en 1916), le dernier dans l'artillerie (dans l'infanterie en 1916).

Parmi ces dix, deux seront tués durant les combats et un troisième sera victime d'une maladie en Bulgarie à la fin de 1918, quatre autres seront blessés (deux par deux fois et un trois fois), un dernier, fait prisonnier en décembre 1914, sera interné dans un camp en Allemagne jusqu'en 1918. Enfin, quatre reviendront portant la Croix de guerre, une cinquième ayant été accordée à titre posthume.

Oraison
1913



AD04, 64 Fi, fonds Delong

Le 3^e régiment d'infanterie à Digne

Deux régiments stationnent dans le département avant la guerre : un bataillon du 157^e régiment d'infanterie à Barcelonnette ; le 3^e bataillon du 3^e régiment d'infanterie à Digne, caserne Desmichels. Le 3^e est rentré précipitamment à Digne de ses manœuvres dans les Alpes aux premiers signes de tension. Alors que le 157^e RI appartient au 14^e corps d'armée (Lyon), tout comme le 159^e RI à Briançon, composés lui aussi de Bas-Alpins, le 3^e RI dépend du « 15^e corps » (Marseille), formé essentiellement de « Provençaux ».

Le 6 août 1914, le 3^e RI quitte Digne par la voie ferrée afin d'être transporté en Lorraine. Il est engagé dans les combats le 14 août : il perd ce jour-là 15 officiers et 736 hommes, tués, blessés ou disparus. Le 20, à Dieuze, en réserve de la division, le régiment est contraint de battre en retraite. Il perd là encore 4 officiers et 546 hommes. Ce repli français – une défaite – donnera corps à la « légende noire » du 15^e corps, qui fera porter aux Provençaux le poids de la honte de s'être débandés devant l'ennemi.

Les hommes à la guerre

Durant la « tension » des derniers jours de paix, la préfecture installe un service de permanence nocturne, autour du préfet et du secrétaire général puis des conseillers de préfecture. La mobilisation est décrétée le dimanche 2 août.

Le préfet et les maires font alors placarder les affiches de la mobilisation générale, qui dure du 2 au 16, afin que les hommes puissent rejoindre, dans les délais prévus, les casernes. Afin d'avertir ceux qui sont aux champs, en cette période de travaux agricoles, on fait sonner la grosse cloche de l'église, le tocsin, qui normalement informe des enterrements et des incendies. Grâce à leur livret militaire et à leur « ordre de route », chacun sait quand et où se rendre. Le soir, des Dignois se rassemblent autour du kiosque à musique et écoutent la fanfare La Lyre des Alpes jouer *La Marseillaise* et l'hymne russe. Selon le *Journal des Basses-Alpes*, le préfet déclare à la foule

« que l'heure est arrivée où chacun doit être prêt à faire le sacrifice de sa vie au pays... Il exhorte enfin les mères, les épouses et les fiancées à supporter avec grandeur d'âme les dures épreuves qui vont leur être imposées ». C'est ainsi que *Le Bas-Alpin* décrit le départ des premiers mobilisés : « tous partaient avec calme, mais avec résolution ».

Le lundi 3 août, selon le *Journal des Basses-Alpes*, « munis d'un léger ballot, les mobilisés se dirigent vers la gare ». Le train est désormais un élément essentiel de la guerre moderne. L'armée applique en effet le plan XVII adopté en 1913 qui prévoit la concentration des troupes aux frontières.



Collection particulière



AD04, 51 Fi 5485, fonds Clergue-Heyriès, le 3^e RI en manœuvre

Sapeurs du 7^e régiment du génie



Les deux sapeurs ►

L'observateur attentif repérera sur ce cliché les différentes parties de l'uniforme et de l'équipement des combattants du 7^e régiment du génie, ici de simples soldats, durant les premiers mois de la guerre. Sur la boucle de leur ceinturon est montré l'insigne de leur arme, le génie militaire – la cuirasse et le pot-en-tête, symbole qui apparaît aussi sur les boutons dorés. Le numéro de leur régiment, le 7^e, est quant à lui inscrit sur leurs pattes de collet en velours noir.

Au pied, un havresac, qui contient tout ce qui est utile au soldat, supporte une toile de tente, avec mâts et piquets, une serpette, une gamelle individuelle... et des ustensiles collectifs.



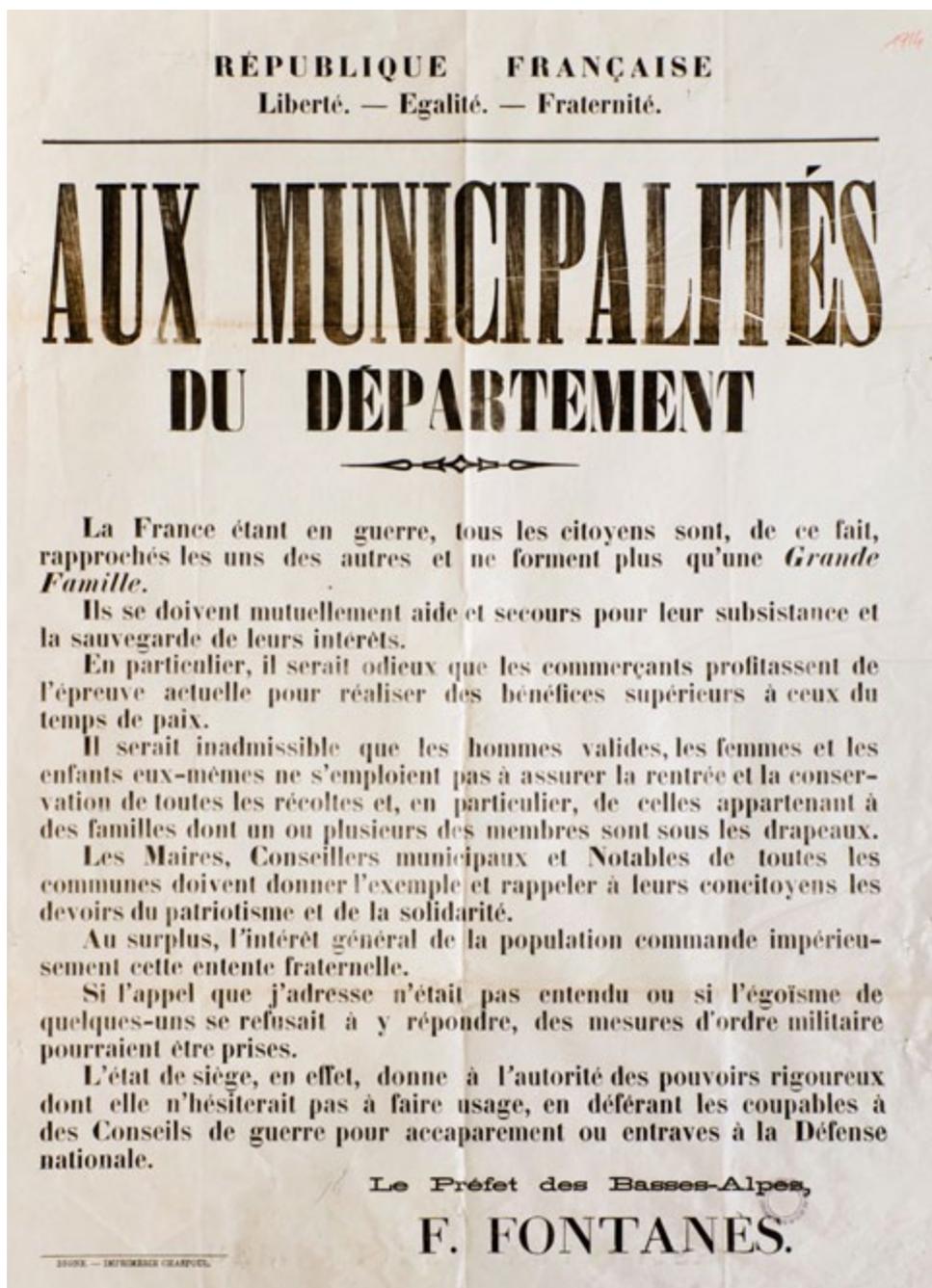
Les combattants portent une capote à deux rangées de boutons fermée par un ceinturon, un pantalon en velours côtlé et sont coiffés d'un képi dissimulé sous un couvre-képi. L'un a, à son poignet, une montre à gousset dans son étui. L'un et l'autre sont chaussés de brodequins d'où sortent des bandes molletières en drap gris-bleu. Les soldats sont armés d'un mousqueton Berthier – et non d'un fusil Lebel – et portent, en bandoulière, une musette modèle 1892. Les cartouchières sont tenues grâce à des bretelles de suspension en cuir.



L'union sacrée

C'est le 4 août que le président de la République utilise, devant la Chambre des députés, le terme d' « union sacrée » et qui trouve un équivalent dans les autres nations, amies ou ennemies.

Le préfet des Basses-Alpes relaie cette volonté de rassemblement en insistant sur la notion de « grande famille », formée des citoyens français et animée par la solidarité, l'entraide, l'entente. Afin que ses consignes soient respectées, le préfet agite un dispositif qui a pour effet de limiter les droits des citoyens : « l'état de siège ».



Un département de l'arrière

Le département des Basses-Alpes ne fut évidemment pas directement touché par la guerre dont les lieux des combats ont pu parfois paraître lointains. Il ne fut pas le théâtre d'un conflit armé, bien que cette possibilité ait été envisagée en Ubaye, à cause des voisins italiens, susceptibles de représenter une menace dans l'hypothèse de leur entrée en guerre contre la France.

Malgré la neutralité déclarée de l'Italie (elle est notifiée à la France le 3 août 1914), des troupes françaises sont massées lors de la mobilisation générale en Ubaye, car il est alors trop tard pour changer les plans de la mobilisation. À l'instar du département des Hautes-Alpes, qui présente bien des similitudes, le département vit une guerre distincte de celle des départements du front.

Les Bas-Alpins ont participé à l'effort de guerre, à la mobilisation de l'« arrière », afin de « tenir », même si les ressources du département, minières et industrielles en particulier, demeuraient assez faibles : charbon, chlore (usine de Saint-Auban)... Sous le joug d'une économie de guerre, les populations furent aussi les victimes des réquisitions militaires – chevaux, mules et mulets, voitures et véhicules automobiles – et de restrictions tandis que, parallèlement, les Basses-Alpes devaient accueillir un certain nombre de réfugiés des départements transformés en champs de bataille ou expulsés par la puissance occupante.



AD04, 1 Fi 3 1606

Réquisitions

L'effort de guerre porte sur tous les départements. Il se traduit notamment par les réquisitions militaires qui touchent les communes.

À Puimisson, les propriétaires de chevaux, juments, mulets et mules, ont ordre de se présenter le 2^e jour de la mobilisation – le 3 août – à Riez devant la commission de réquisition avec leurs animaux. Les voitures, attelées ou non, sont elles aussi réquisitionnées par les autorités militaires. Régulièrement, les maires mettaient à jour les listes de réquisition afin que tout soit prêt en cas de mobilisation.



AD04, 1 Fi 3 1596

REPUBLIQUE FRANÇAISE

SUBDIVISION DE RÉGION COMMUNE

de Riez *de Puimisson*



ORDRE DE RÉQUISITION

Par application des lois et décrets en vigueur sur les réquisitions militaires, il est ordonné à tout propriétaire :

- 1° D'animaux classés;
- 2° D'animaux ajournés comme momentanément impropres au service;
- 3° De chevaux et juments ayant atteint l'âge de *cinq ans* ou de mulets et mules ayant atteint l'âge de *trois ans* de classement (l'âge se compte du 1^{er} janvier de l'année de la naissance);
- 4° D'animaux introduits dans la commune depuis le dernier classement ou n'ayant pas été présentés à ce classement quelconque et ayant d'ailleurs l'âge indiqué au paragraphe précédent.

De les présenter le *deuxième* jour de la mobilisation à *deux* heures, du *matin* à la Commission de réquisition qui siège à *Riez au bureau de poste de Riez*.

Les animaux seront amenés avec bridon, licol pourvu d'une longe et ferrure en bon état.

Le Maire ou son représentant devra se rendre au lieu de convocation au jour et à l'heure indiqués; il sera porteur des *2* *biè* du dernier classement.

Tout contrevenant aux dispositions qui précèdent sera puni avec toute la rigueur des lois.

Les autorités civiles et militaires seront responsables de l'exécution de ces dispositions.

Le Ministre de la G

VOITURES

Il est ordonné également aux propriétaires des voitures attelées ou non, classées lors du dernier classement des voitures, de leur lieu de convocation en même temps que les chevaux. Si l'une de ces voitures a été remplacée par une autre depuis ce dernier classement, la nouvelle voiture devra être présentée à la Commission.

Toutes les voitures à présenter doivent être conduites devant la Commission, même si leur attelage se compose actuellement de chevaux réformés ou n'ayant pas l'âge fixé.

Les voitures et harnais devront être en bon état, et les voitures pourvues de leurs cordes, bâches et clefs de graissage, aut.

Tout contrevenant aux dispositions du présent ordre sera puni avec toute la rigueur des lois.

Les autorités civiles et militaires seront responsables de l'exécution de ces dispositions.

Le Ministre de la

NOTA. — A coller au-dessous de l'ordre de réquisition pour chevaux et mulets.

AD04, E dépôt Puimisson 157-1H2

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Ministère de l'Agriculture

Semez des Pommes de terre



Tous au travail !

Dès les premiers jours de la guerre, le gouvernement appelle tous ceux qui ne sont pas mobilisés afin d'assurer le ravitaillement. Il est proclamé :

« Remplacez sur le champ du travail ceux qui sont sur le champ de bataille ».

Les affiches relaient les messages gouvernementaux : le ministère de l'Agriculture diffuse en 1915 une affiche au message impératif :

« Semez des pommes de terre pour les soldats pour la France » ; une autre, illustrée la même année par le célèbre Poulbot en faveur du premier emprunt, délivre un message moins impératif :

« N'oubliez pas de souscrire... pour la victoire... et pour le retour ! ».

Pour les Soldats
Pour la France

Enfants « soldats »

Ce cliché n'est pas daté. Pris à Sisteron, vraisemblablement à l'occasion d'un carnaval d'avant-guerre, il montre des enfants qui, autour du drapeau national, sont déguisés en « poilus » – certains portent le brassard des brancardiers –, quelques-uns arborent des bonnets à poil tandis que deux filles sont déguisées en infirmières de la Croix-Rouge. À gauche, un enfant a revêtu une tenue d'inspiration napoléonienne qui confirme l'hypothèse du carnaval. Un autre cliché montre ces mêmes enfants entourés d'une foule costumée.



AD04, 51 Fi 84, fonds Clergue-Heyriès

Bien avant la guerre, faisant suite à la défaite de 1870 l'école républicaine, la « communale », a préparé les corps et les esprits des enfants à la guerre. L'école a pour mission de former des hommes, futurs citoyens et soldats. Afin de dresser et fortifier les corps, la pratique de la gymnastique est imposée à partir de 1880 à tous les garçons des écoles publiques et aux filles, pour lesquelles les « exercices d'application qui prennent un caractère militaire... doivent demeurer plus doux et gracieux ». Parallèlement, les garçons s'exercent à la manœuvre militaire avec des fusils, qu'ils apprennent à monter et à démonter avant

de pratiquer le tir avec des adultes dans le cadre d'associations souvent animées par des instituteurs.

À la veille de la guerre, les rapports de l'inspection d'Académie brossent un tableau peu engageant de l'école primaire, marquée par un fort absentéisme scolaire. Néanmoins, les rapports montrent que, avant comme pendant la guerre, les enseignants jouent un rôle primordial dans « l'éducation des enfants et le développement de l'amour du pays, pour lesquels ils donnent leur vie » écrit l'inspecteur durant la guerre.

À l'école de la patrie

Les « petits soldats » de l'école d'agriculture d'Oraison

Ce cliché, pris bien avant la guerre, montre les élèves de l'école, bien alignés sur deux rangs et au garde-à-vous, revêtus d'habits d'inspiration militaire et tenant au pied un fusil adapté à leur taille. L'école joue un rôle important dans la préparation morale et physique des enfants, dont elle ambitionne d'en faire des citoyens et des soldats.

Marionnette de « boche »

Ce jouet fabriqué artisanalement est animé. En tirant la ficelle située à l'arrière de la marionnette, celle-ci lève les bras, afin de signaler que le soldat allemand – lâche ou victime de la supériorité française – se rend à ses vainqueurs.



Collection particulière



AD04, 64 Fi, fonds Sauve, École agricole d'Oraison



AD04, Europeana
030-1-108, fonds
Blanchard-Gaillard

Cœur de Française

Garde à vous !

Durant la guerre, les éditeurs de cartes postales se sont emparés de ce lieu commun que de mettre en scène des enfants – filles ou garçons – dans des situations et des tenues d'inspiration militaire. Ces collections de cartes obéissent à des codes visuels identiques, en particulier les formes et les couleurs. Les thèmes des clichés renvoient aussi à une séparation et à une spécialisation en fonction des sexes : « Cœur de Française » montre un garçon en soldat blessé reconforté par une jeune infirmière, enlacés devant un décor de feu, de fer et de ruines.



AD04, Europeana 030-1-108, fonds Autric

À l'école de la patrie



1915, soldats à l'enfant

Ces deux vétérans des guerres coloniales – celui du milieu porte la médaille de la deuxième expédition de Madagascar en 1895, l'autre la médaille du Maroc créée en 1911 – posent dans leur uniforme d'époque avec un enfant équipé tel un fantassin. Adaptée à sa taille, l'enfant, au garde-à-vous, tient une « arme portative », en l'occurrence un fusil Chassepot et son sabre-baïonnette à la ceinture, et porte une musette en bandoulière.

AD04, 1 J 453, fonds Poiroux



Bombe
pour
mortier
modèle
1917



Pièce de 320 mm,
modèle 1870 – 1884
sur affût à
glissement
Schneider

Un projectile vient d'être
tiré comme l'indique
l'énorme panache de
fumée. Juillet 1916

Collection particulière



Obus calibre 75 de campagne

Le canon, arme de mort

L'artillerie est à l'origine, avec les explosifs, de près de 70 % des décès et des blessures durant la guerre, 30 % étant provoquées par les balles ou, pour moins de 1 %, les armes blanches.

En 1914, les armées ne sont guère préparées techniquement à une guerre longue où les soldats s'enterrent dans des abris afin de se protéger de ces tirs qui provoquent la terreur d'être tué – et les soldats écoutent les bruits –, ou d'être enterré vivant. Français et Allemands disposent alors d'un parc réduit aux calibres de l'artillerie de campagne. En 1914, les Français alignent ainsi 4 300 pièces dont 3 900 canons de 75 censés rivaliser avec le canon Krupp allemand, en acier (et non plus en bronze) qui se charge grâce à une culasse mobile (et non par la gueule). En face, les Allemands disposent de la supériorité avec 7 700 pièces. Les armées européennes détiennent une artillerie sophistiquée, avec un nouvel explosif (la mélinite), des tubes rayés (le tir est plus précis) et de la poudre sans fumée.

Durant la guerre, les belligérants engagent une course à l'armement, marquée par la création d'une artillerie de tranchée, ainsi que par l'accumulation des canons et l'augmentation des calibres et des portées. À la fin du conflit, l'Allemagne aligne 21 000 pièces ; la France, 14 000, dont 4 000 de calibres 145 à 340 mm.

Parallèlement, les effectifs français de l'artillerie s'accroissent : de 16% des effectifs au début de la guerre à 26% à la fin. À l'inverse, l'infanterie, qui comptait 67 % des effectifs, est tombée à 45 % en 1918. Au total, les Français auront tiré 331 millions d'obus.



Maquette de canon de 155 GPF
(grande puissance Filloux)

Ce canon, qui porte le nom de son créateur, est présent sur le front à partir de 1917. C'est une arme très moderne uniquement tractée par un véhicule automobile, à cause de son poids de 13 tonnes. Sa portée maximale était de 16 km et sa cadence de tir de 3 ou 4 coups minute. Collection particulière

Le canon, arme de mort



Mortier de 370 Filloux

Pièce d'artillerie lourde à grande puissance

Portée maximum : 10 500 m.
Poids en batterie : 28,6 t.
Cadence : 1 coup/3 minutes.
Poids maximum d'un obus : 540 kg

Photographie capitaine
Longuet
Collection Michel Delannoy

Mortier de 58T n°2

Matériel de tranchée

Portée maximum : 1 450 m.
Poids en batterie : 417 Kg.
Cadence : 1 coup/minute.
Transport : sur voiture à roues (600 kg)

AD04, 61 Fi 3789, fonds Sic



Mortier de 240 LT modèle 1916, Batignolles

Matériel de tranchée

Portée maximum : 2 850 m.
Poids en batterie : 3,6 t.
Cadence : 1 coup/6 minutes.
Transport : sur trois chariots

AD04, 67 Fi 230, fonds Chabot

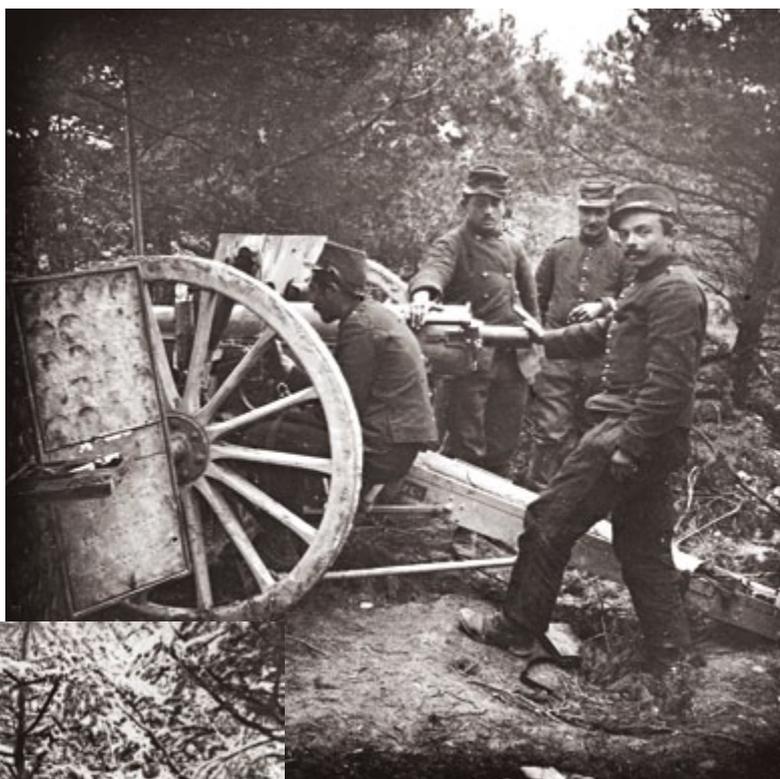


Canon de campagne de 75 mm, modèle 1897

Pièce de campagne

Portée maximum : 8 500 m.
Poids en batterie : 1,14 t.
Cadence : 15 à 18 coups/
minute. Transport : traction par
six chevaux

AD04, 71 Fi 4570, fonds Boucard



Canon de montagne de 65 mm, modèle 1906

Pièce de montagne

Portée maximum : 5 500 m. Poids en batterie :
400 kg. Cadence : 15 coups/minute.
Transport : traction par quatre mulets

Photographie capitaine Longuet
Collection Michel Delannoy



Canon de 155 long, modèle 1877 de Bange

Pièce lourde longue

Portée maximum : 12 700 m.
Poids en batterie : 5,7 t.
Cadence : 1 coup/minute.
Transport : attelage à dix
chevaux

AD04, 61 Fi 3635, fonds Sic

Le désastre d'aôut 1914

Ce monument dressé sur le champ de bataille du Ménéil en 1914 révèle l'importance des pertes humaines subies par les régiments d'infanterie engagés en août 1914, une manœuvre qui tourne vite au désastre.

Pour la seule classe 1913 des Bas-Alpins, formée des jeunes gens qui ont débuté leur service militaire en 1913 et qui sont sous les armes à la déclaration de guerre, les pertes s'élèvent à trente-six morts, quatre-vingt-seize blessés et vingt-deux prisonniers après les premiers combats d'aôut 1914, soit plus d'un homme sur six de la classe.

Sur ce monument aux morts est inscrit le nom d'un soldat bas-alpin du 157^e régiment d'infanterie de la classe 1913 : Paul Octave Dol, originaire de Blieux.

AD04, Europeana 046-1-17, fonds Sicard





Avoir 20 ans et combattre

Au niveau national, la classe 1914 est la classe la plus touchée numériquement par la guerre. Elle regroupe les hommes nés en 1894 et âgés de 20 ans en 1914.

95 496 hommes de cette classe seront tués au niveau national. Sur 871 hommes de cette classe inscrits dans les registres matricules bas-alpins et mobilisés durant la guerre, 262 ne survivront pas, soit 30,1 %. 363 seront blessés dont 306 survivront (35 %). Les classes voisines (1913 et surtout 1915), sont elles aussi très largement victimes du conflit.



La classe 1914 fut spécialement touchée parce que, proportionnellement, il y eut plus d'âpres que dans les autres classes de mobilisation. En outre, les soldats de cette classe, comme ceux de la classe 1915, furent particulièrement exposés durant la guerre. Intégrés pour leur grande majorité dans l'infanterie, des soldats de 20 ans sont partis en campagne dès novembre 1914, d'autres un peu plus tard. Ils ont été très vite engagés à partir de février 1915 dans des combats très meurtriers, les bataillons de chasseurs en Alsace en mars, l'infanterie de ligne en avril-mai à Flirey durant la bataille de la Woëvre, en mai en Artois. Entre août 1914 et septembre 1915, 134 soldats de la classe ont été tués, soit plus de la moitié des morts de cette classe de la guerre.

La 8^e escouade de la troisième compagnie du 3^e régiment d'infanterie

Ce cliché de 1915 est intergénérationnel. Il a été conservé par le soldat, présent au centre de l'image, qui appartient au 7^e régiment du génie. Il regroupe des soldats qui, bien que d'âges différents, ont sans doute pour trait commun d'être de la Provence. Les soldats posent dans une cour de ferme, des trophées placés devant eux : une douille et des projectiles d'artillerie de tous calibres. Une veste entrouverte laisse apercevoir, au-dessus d'une épingle à nourrice, une médaille religieuse fixée sur le cœur, afin de porter chance.

AD04, 46 Fi 29, fonds Arniaud



**Avoir 20
ans et
combattre**

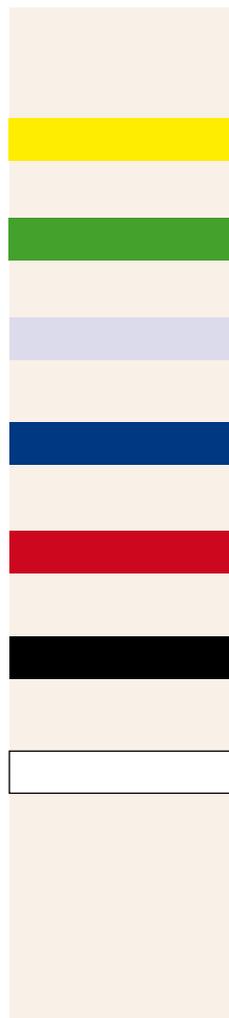
931 Bas-Alpins de cet âge étaient recensés par l'autorité militaire, dont dix-huit par erreur

Quelques-uns s'étaient engagés dans l'armée avant la guerre, ils en seront les premières victimes

871 furent mobilisés

En novembre 1914, les premiers montèrent au front

Voici le sort de ces hommes durant la première année de guerre



Erreurs de l'administration

Soixante hommes non mobilisés

Quatre insoumis et trois déserteurs

Cinquante-huit prisonniers

Deux cent cinquante-trois blessés

Deux cent soixante morts

Hommes indemnes



Jean Giono, classe de 1915

Giono est incorporé en septembre 1915 au 159^e régiment d'infanterie après avoir été ajourné en décembre 1914 pour « faiblesse ». Il passe au 140^e d'infanterie où il est télégraphiste en mai 1916 puis au 8^e génie en avril 1918, régiment des transmissions.
AD04, fonds Giono



Édouard Joseph Léon Giraud, classe de 1914

Comme beaucoup de soldats de la classe de 1914, sa guerre fut éprouvante. Incorporé au 159^e d'infanterie en septembre 1914, il passe au 157^e en février 1915. Caporal depuis décembre 1914, il passe au 2^e colonial puis au 52^e colonial. Il est cassé de son grade en octobre 1915. Il redevient caporal en mai 16 après avoir été blessé en avril. Il est désormais au 57^e colonial. En février 17, il combat avec le 66^e bataillon de tirailleurs sénégalais. Nommé sergent en avril 17, il passe au 7^e bataillon de tirailleurs malgaches en janvier 1918, dissous en octobre, avant de finir la guerre au 11^e bataillon de tirailleurs indochinois. Il est libéré de Casablanca le 4 septembre 1919. Cité en mai 17 pour sa conduite, il obtient la Croix de guerre avec étoile de bronze. Dans l'entre-deux-guerres, il entre dans la police.
AD04, collecte Europeana

Auguste Henri Guende, classe de 1904

Cultivateur à Revest-du-Bion. Soldat au 23^e bataillon de chasseurs à pied de Grasse durant son service militaire et titulaire d'un prix au tir (indiqué par l'insigne sur sa manche gauche). Rappelé à la mobilisation le 6 août 1914, il est libéré le 16 mars 1919. Chanceux, il n'a jamais été blessé ou malade. Ayant combattu en Italie, il obtint le diplôme des « fatigues militaires ».
AD04, 1 J 457



Cent combattants

Les uns ont survécu à la guerre, les autres ont été tués, dès les premières semaines ou plus tard, sur le champ de bataille ou dans un établissement de soins, des suites de leurs blessures ou de maladie... Tous ces hommes aux destins variés ont en commun d'être originaires ou résidents du département des Basses-Alpes.

La Grande Guerre a réuni sur le front des hommes humbles – des cultivateurs, bouchers, cordonniers, commis négociants installés au Mexique... – et des hommes illustres – Paul Reynaud, le jeune Jean Giono – qui partagent une expérience, celle de la brutalité de la guerre en tant que fantassins, artilleurs, cavaliers, sapeurs, marins, commis et ouvriers de l'intendance...

Au cours des quatre années que dureront les expositions relatives à la Grande Guerre, les trajectoires militaires de ces cent soldats seront régulièrement suivies.

Marius Antonin Chauvin, classe de 1908

Il est garçon meunier à Digne quand il est engagé volontaire en juin 1909 au 4^e régiment d'infanterie coloniale. Il termine en 1913 après avoir fait la guerre du Rif au Maroc. Rappelé le 4 août 1914 par la mobilisation, il est incorporé dans le même régiment. Débarqué à Salonique en décembre 1916, il est tué par un éclat d'obus le 9 mai 1917.

AD04, collecte Europeana

Paul Reynaud, classe 1898





AD04, fonds Sicard, 157^e régiment d'infanterie alpine,
Vosges, premières lignes, 1914 ou 1915

LA GRANDE GUERRE

14.15

ET LE TOCSIN SONNA ...

Nous avons choisi d'évoquer la Grande Guerre chaque année jusqu'en 2018, en la montrant comme au ras du sol et en rappelant la situation des populations bas-alpines.

La première exposition traite évidemment des origines de la guerre mais elle présente aussi la militarisation de la société d'avant-guerre, notamment par l'embrigadement de la jeunesse, à travers l'école et la conscription.

Elle raconte le sort des soldats de la classe de 1914, âgés de 20 ans en 1914 et qui payèrent le plus lourd tribut à la guerre. Elle dévoile aussi l'histoire de cent soldats bas-alpins, certains connus, d'autres humbles. Les publications des années 2015 à 2018 continueront d'évoquer leur expérience de la guerre.

Enfin, cette première exposition traite de l'arme qui causa les plus grandes pertes humaines : l'artillerie.